

Quelles leçons tirer de la crise du Covid-19 pour l'agriculture ?

Jean-Michel Florin

Le risque serait de considérer la crise actuelle comme un simple « accident ». En fait, il faut bien plus la considérer comme un symptôme global et systémique.

Depuis deux à trois décennies, de nombreuses crises similaires n'ont pas été prises au sérieux. Celle-ci, qui a remplacé les crises climatique et environnementale dans les médias, a révélé de nombreuses failles de notre mode de vie moderne : écologiques, économiques, financières, politiques, sociales et spirituelles. Un aspect de cette « faille » spirituelle est notre relation problématique avec la nature, qui s'exprime par la destruction des milieux naturels et des êtres vivants. Je vais essayer ici d'éclairer certains aspects de cette crise spirituelle en montrant son lien avec l'agriculture.

Pour les agriculteurs comme pour les écologistes, la pandémie du Covid-19 n'est pas entièrement inattendue. Depuis plus de vingt ans, une nouvelle épidémie se déclare presque chaque année parmi les animaux d'élevage : la grippe aviaire, la grippe porcine - qui, comme le Covid-19, se sont toutes deux propagées à l'homme -, la fièvre catarrhale chez les moutons, etc. Dans le cas des plantes cultivées, les maladies virales, bactériennes et fongiques¹ ont également augmenté récemment, notamment en raison du réchauffement climatique. Évoquons la flavescence dorée de la vigne, la *Xylella* attaquant les oliviers. La santé des êtres vivants est menacée globalement. D'une part, ils subissent (êtres humains y compris) un affaiblissement général, notamment en raison des multiples pollutions² et d'autre part, il y a une forte augmentation

des épidémies et de leur virulence. Entre 1940 et 2000, le nombre de maladies infectieuses chez l'être humain a été multiplié par quatre³.

Comprendre les causes de cette situation générale ?

Certains experts pensent que le virus est venu d'une chauve-souris *via* un pangolin issu d'un marché de Wuhan, en Chine, où de nombreux animaux sont vendus vivants. Déjà pour la grippe aviaire, il y avait une hypothèse similaire qui blâmait les animaux sauvages. Cette hypothèse est très soutenue car elle nous dédouane de nos responsabilités - nous Occidentaux n'avons pas les coutumes barbares des Chinois - et touche un sentiment partagé par une grande partie de la population : une peur indéfinie de la nature « sauvage ». Cette crainte conduit à de nombreuses actions visant à contrôler la nature, voire à exterminer certaines créatures. Vu sous cet angle, le virus fait partie d'une nature extérieure dangereuse qui, comme bien des parasites (insectes, bactéries, mauvaises herbes, etc.), doit être maîtrisée, voire éradiquée par une sorte de guerre dans laquelle l'agriculture industrielle excelle. Ainsi, le président français Macron a appelé toute la population à faire la guerre au virus.

En tout cas, la crise du Covid-19, telle qu'elle est gérée en France et dans d'autres pays encore plus autoritaires, nous amène à avoir peur de la nature et peur de tout. On en vient à avoir aussi peur de la nature de chaque être humain, peur de sa corporéité car il pourrait porter le virus, donc logiquement, on se protège.

1. Loïc Chauveau, « Les maladies des plantes en forte augmentation partout dans le monde », avril 2018, www.science-et-avenir.fr/nature-environnement/plantes-et-vegetaux/les-maladies-des-plantes-se-multiplient-en-europe-et-dans-le-monde_123413

2. Soraya Boudia, Nathalie Jas, *Gouverner un monde toxique*, éditions Quae, Versailles, 2019.

3. *La dépêche technique*, n° 172, nov. 2019, www.depeche-veterinaire.com

Alors que la logique industrielle vise à contrôler la nature, par peur du vivant et de sa variabilité, la biodynamie propose une autre approche: l'intégration des êtres vivants, l'alliance avec les cycles naturels.



Dans *La peur de la nature*, François Terrasson⁴ décrit très précisément cette peur primitive de la nature et conclut que, au lieu de la combattre, nous devrions l'intégrer en nous; tout comme son revers positif, l'amour de la nature.

Cette peur du vivant nous conduit aussi vers une attitude de guerre qui aboutit logiquement à la culture hors-sol et à l'élevage industriel en batterie. En effet, ces pratiques sont basées sur l'hypothèse que l'émancipation de la nature permet une meilleure gestion, alors que la culture et l'élevage dans la nature sont trop soumis à la variabilité du vivant. En fait la réalité montre l'inverse. Les élevages industriels sont de véritables réacteurs produisant des bactéries multi-résistantes. Un article allemand⁵ évalue à plusieurs dizaines de milliers le nombre de morts par an occasionnés par ces bactéries, que ce soit en France ou en Allemagne. On est tout à fait dans l'ordre de grandeur du Covid-19.

De plus, comme le démontre le médecin Thomas Hardtmuth⁶, la peur, les atmosphères d'angoisse, etc., sont tout à fait susceptibles de favoriser l'émergence de virus qui sont un miroir des conditions de l'environnement et en particulier de l'ambiance psychique.

Destruction des milieux et recrudescence de maladies infectieuses

Il est aussi aujourd'hui évident qu'une des causes de la recrudescence des maladies infectieuses est la

4. François Terrasson, *La peur de la nature*, éditions Sang de la Terre, 1988.
5. Kai Biermann, «Das bringt uns noch um», *Die Zeit*, 20 novembre 2014
6. Thomas Hardtmuth, *Tiermast, Mikroorganismen und die Biologie der Moral*, diedrei.org, mars 2015.

destruction des écosystèmes car elle supprime l'habitat de certains animaux, les conduisant à s'approcher des humains ou d'autres animaux. Une méta-analyse parue en 2010⁷ montre que la diminution de la biodiversité de la faune sauvage va de pair avec un accroissement des maladies infectieuses dans le monde. Donc le raisonnement simpliste nous amenant à dire que la réduction de la diversité animale signifie moins d'animaux porteurs est totalement faux: c'est l'inverse.

Il existe dans la nature une multitude de cycles complexes qu'on ne parviendra jamais à tous connaître, qui régulent de nombreux parasites. Quand certains maillons de ces chaînes viennent à manquer, comme le dit le professeur d'immunologie Norbert Gualde⁸, c'est comme si une plaie de l'écosystème ne parvenait jamais à cicatriser et suppurait tout le temps en s'étendant dans l'organisme. On peut alors considérer les paysages comme des « superorganismes », qui sont eux-mêmes, des organes de l'organisme terrestre. Comment pouvons-nous maintenir et concevoir les organismes paysagers de manière à ce que les bactéries, les virus, les maladies fongiques, etc. soient intégrés dans les cycles naturels?

Donner à chaque être vivant une place sur Terre

Dans l'agriculture biodynamique, on agit de manière diamétralement opposée, avec une attitude

7. Felicia Keesing et al., *Impacts of biodiversity on the emergence and transmission of infectious diseases*. *Nature*. 2010;468(7324):647-652. doi:10.1038/nature09575.
8. Norbert Gualde, *Comprendre les épidémies - La coévolution des microbes et des hommes*, Les empêcheurs de penser en rond, 2006.



L'exemple de la maladie de Lyme, ou borréliose, permet de bien comprendre l'impact de la destruction des milieux sur la pullulation des microorganismes pathogènes.

Des études ont montré que la maladie de Lyme, transmise par la tique, fait partie d'un cycle écologique complexe avec différents animaux hôtes intermédiaires.

Aux États-Unis, dans la région de la ville de Lyme, la maladie s'est fortement développée suite à différents changements écologiques. D'une part, à cause de modifications du paysage et à la destruction de leur

prédateur, le puma, les cervidés porteurs de tiques se sont approchés des habitations. D'autre part, la disparition des opossums, capables de détruire les tiques qui se fixent sur lui, a aussi favorisé leur développement. Une étude montre que là où l'opossum est absent, on compte presque 900 tiques à l'hectare, contre à peine une dizaine dans les milieux où il est présent, car il tue les tiques, même sur les cerfs*.

De même en France, la destruction des renards et autres prédateurs favorise la pullulation des petits rongeurs porteurs des tiques.



* www.ajc.com/news/national/how-opossums-help-fight-ticks-and-lyme-disease

La raréfaction du renard en France, victime de la chasse et de l'urbanisation, a participé à la prolifération des tiques.

CI-CONTRE

Élaboration de la silice de corne. Appliquer cette préparation est une manière d'agir de manière « atmosphérique » pour prendre soin des paysages. Reportez-vous à la page 6 pour en savoir plus sur son usage.



d'intégration des êtres vivants. Cela signifie que sur une ferme, conçue comme un organisme agricole, tous les êtres sont en principe les bienvenus. Idéalement, chaque plante, chaque animal, chaque micro-organisme devrait pouvoir vivre dans son propre contexte, dans sa propre atmosphère qui le soutient. En effet tout être naturel, plante ou animal, ne peut jamais exister seul: il fait partie d'un ensemble plus vaste qui doit être préservé et façonné. L'idéal de l'organisme agricole est une entité intériorisée très différenciée. Au lieu de séparer la nature en zones intensément cultivées et en zones de nature sauvage, le paysan développe une nouvelle attitude inclusive par laquelle il va co-crée avec les êtres de la nature, en proposant à chacun un espace de vie lui permettant de s'épanouir selon sa nature spécifique.

Dans son esquisse, Rudolf Steiner⁹ n'oublie pas l'ensemble des microorganismes en expliquant que les zones humides, avec une importante décomposition de la matière organique, sont les lieux fixant les microorganismes et les régulant.

On peut distinguer deux aspects: d'une part au niveau écologique, le souhait d'accueillir la plus grande diversité de vie pour permettre la formation des cycles complexes, gage de régulation et prévention des maladies diverses et, au niveau psychologique, une attitude d'accueil, d'intérêt, voire d'amitié envers les diverses espèces de plantes et d'animaux. Il n'y a plus de mauvaises herbes, ni de mauvais animaux. Ils peuvent avoir un comportement parasitaire quand ils pullulent mais ne sont pas mauvais en tant que tels.

9. Rudolf Steiner, « Septième conférence », *Le Cours aux Agriculteurs*, éditions Novalis, 2013.

Percevoir et agir de manière atmosphérique

Les dernières grandes crises, le changement climatique, le Covid-19, ont quelque chose en commun: elles ne semblent pas être centrées-punctuelles. Elles apparaissent de manière périphérique, « atmosphérique ». Physiologiquement, elles affectent nos organes respiratoires, qui nous relient rythmiquement au monde de l'air. Les comprendre constitue donc aussi un défi pour notre pensée causale, qui pense toujours de manière ponctuelle et linéaire. Est-il possible de penser et d'agir de manière atmosphérique?

La bouse de corne et surtout la silice de corne sont des préparations atmosphériques qui ont un effet périphérique modifiant l'ambiance générale et pas un facteur unique. C'est pourquoi certains agriculteurs sont déçus au début de la conversion, car ils s'attendent souvent à un effet visible localement. Ils doivent apprendre à percevoir les ambiances. Il est également possible que l'effet ne soit remarqué que dans la qualité des produits. C'est ainsi qu'en pratiquant l'agriculture biodynamique, nous travaillons de manière périphérique depuis longtemps, souvent sans en avoir vraiment conscience. Pensons-y!

Finalement, ces différentes mesures « atmosphériques », l'aménagement d'un organisme agricole diversifié et accueillant, créent une ambiance positive, l'un des meilleurs gages de santé et de résilience.

Face aux multiples défis actuels se pose la question: comment ces principes atmosphériques peuvent-ils être appliqués de manière encore plus large afin de prendre soin de nos paysages qui constituent le « visage de la terre »? Un aménagement holistique de nos organismes agricoles et paysagers peut y contribuer grandement. ●